

CHAPITRE PREMIER

Par une belle matinée de l'an de grâce 1209, Magdeleine de Calames, épouse de Pierre Roger de Rabat admirait, depuis les remparts de son château, la terre de ses ancêtres. Devant ce paysage superbe, elle murmura avec ferveur : « *Moun Dius ! b'ei beroi acô !* » (« Mon Dieu ! Que c'est beau ! » en patois ariégeois).

Le soleil dardait ses premiers rayons sur les montagnes du Sabarthes. La magnificence du lever de l'astre, à cette heure matinale, émerveillait depuis toujours la jeune châtelaine. Son pays, comme elle en était fière !

Le printemps redonnait vie à la nature, l'air frais embaumait l'herbe et la terre mouillées par la rosée. La jeune femme respira à pleins poumons en offrant son visage à l'astre d'or. Devant elle s'étalait la chaîne des Pyrénées. Jamais Magdeleine ne l'avait trouvée plus belle qu'en ce jour. Ce matin-là, ces montagnes aux pics encore enneigés l'attiraient davantage qu'à l'ordinaire. Elle aurait aimé être l'aigle du donjon, avoir ses ailes, planer dans les airs poussée par les alizés, s'évader et découvrir sans fin d'autres paysages merveilleux.

Pendant de longs mois, elle n'était pas sortie et n'avait reçu personne. L'hiver, cette année-là, lui avait paru interminable ; les tempêtes de neige avaient longtemps pris possession de la seigneurie de Rabat et elle rêva souvent de contrées moins froides.

Malgré l'amour qu'elle portait à ses terres, une certaine mélancolie se lisait sur le visage de cette jeune châtelaine de vingt-deux ans. A sa naissance, pourtant, les fées s'étaient penchées sur son berceau. Tout en elle, n'était que raffinement : un visage de madone à l'ovale parfait, une peau laiteuse d'une rare finesse... A cet instant, éclairés par le soleil, ses longs cheveux blonds retenus par un cercle fleuri, formaient autour de son visage une auréole d'or. Le vent d'autan rosissait ses pommettes, donnant plus d'éclat à la beauté de ses grands yeux bleus.

L'âme et le cœur pétris des plus nobles sentiments, elle était aimée et admirée de tous. En bonne châtelaine, elle s'employait à secourir et à consoler les plus démunis...

Sous ces apparences délicates se cachait une femme intelligente à la volonté d'acier, capable de régenter la vie du château. Elle en tenait les comptes et faisait entrer dans les caisses taxes et redevances des fermages, moulins, fours et pressoirs. Malgré les cadeaux, dont dame nature l'avait gratifiée, le bonheur de Magdeleine ne semblait pas complet. Cette vie monotone, en autarcie, dans cette forteresse d'une cinquantaine d'âmes, l'oppressait. Elle se sentait captive derrière ses hautes murailles de pierres, tel un animal sauvage que l'on aurait capturé.

Déjà six ans que je suis enfermée là, pensait-elle en cet instant. Le poème d'un troubadour monta à ses lèvres. D'une voix triste, avec mélancolie, elle le fredonna dans l'air frais du matin :

*Je rêve de forêts, de leurs charmants murmures,
De leurs chênes orgueilleux, de leurs hautes futaies,
Je rêve des merveilles de toute la nature,
De ses torrents fougueux, de ces cimes enneigées
Je ne monterai plus au-dessus des nuages,
J'ai perdu pour toujours ma liberté,
Je suis l'oiseau blessé, prisonnier de ma cage,
Je ne volerai plus, j'ai les ailes brisées.*

Magdeleine avait vu le jour dans le comté de Foix. Une belle région de civilisation ancienne, riche et orgueilleuse de son passé mais toujours avide de progrès et qui pouvait s'enorgueillir de posséder une langue propre : « le roman ». Ce langage coloré et chantant dont les troubadours, tels des colporteurs itinérants, transmettaient depuis toujours la beauté, de château en château, de l'Aquitaine au Languedoc,

en passant par la Provence. Il fleurissait aussi, parmi les habitants de la vallée de l'Ariège, une forme de tolérance pour les croyances des uns et des autres : chrétiens, musulmans, juifs et cathares y vivaient en bonne intelligence.

Pendant ses jeunes années, Magdeleine, enfant intrépide et curieuse des choses de la nature, aimait courir la montagne en toutes saisons et chasser. Pleine de vie, elle adorait aussi danser et chanter. Aujourd'hui hélas, depuis qu'elle avait convolé en justes noces, c'était derrière de hautes murailles, qu'elle regardait passer les saisons.

Son mariage, comme pour toutes les jeunes filles de son rang, avait été arrangé dès son enfance. Elle avait épousé un vague cousin, grave et réservé, presque monacal, de vingt ans son aîné : Pierre Roger qui était le frère cadet du seigneur de l'illustre famille de Rabat. Leur union scellait ainsi une alliance entre la seigneurie de Rabat et le fief de Calames séparés de quelques lieues.

Étonnant mariage que les parents de Magdeleine avaient imposé à cette adolescente de dix-sept ans, avide de plaisir, chantée par les troubadours pour sa beauté. Pierre Roger de Rabat, ce seigneur, vivait presque comme un moine ascétique. Il prônait l'abstinence et l'austérité qu'il pratiquait. Pour lui, les femmes mariées devaient se dévouer uniquement à leur foyer et à leurs enfants. Il ne fallut que peu de jours à Magdeleine, pour découvrir en cet homme, un solitaire, toujours en prière, que les moines du monastère de Saint-Volusien de Foix, avaient façonné à leur image aussi bien vestimentaire que morale. Cet époux timoré n'avait rien du beau prince, qui, dans ses rêves, devait l'enlever sur son beau cheval blanc et dont les troubadours, dans leurs pastourelles, lui avaient promis la venue. Il prônait même l'idée que les femmes n'avaient pas d'âme. Il avait horreur de toutes les questions matérielles et déléguait à son prieur le soin de régler les litiges, altercations et autres procès. Son éducation livresque, reçue dans le monastère de Foix, ne l'avait pas formé non plus aux métiers des armes. Trop effacé pour commander, il laissait au chevalier Jean des Comminges, dit Petit-jean, la charge de la modeste garnison de Calames et il confiait à son frère Pierre Raymond de la maison de Rabat le devoir de répondre aux attaques des seigneurs voisins. Ces châtelains, des guerriers aux mœurs belliqueuses et brutales, toujours avides d'agrandir leur seigneurie, désiraient obtenir la suprématie sur les vallées de Saurat et de la Courbière. Depuis longtemps déjà, sévissait une guerre continuelle entre le seigneur de Montarguel qui régnait sur le mamelon de Bédeilhac, ceux de Montjoui installés au pied du piton de Siech, et ceux de Miramont, qui vivaient sur le Roc des Iregges.¹ Ils n'hésitaient pas à se voler mutuellement des villages et leurs habitants, à les vendre ou à les échanger.

Ils traitaient les femmes comme des déchets qu'ils pouvaient à leur guise battre, torturer, violer et mettre en esclavage, et les hommes de leur seigneurie comme des bêtes de somme.

Pourtant, malgré la grande différence d'âge, d'éducation et de religion, Magdeleine vivait en bonne harmonie avec son époux. Chacun respectait les idées et les pratiques religieuses de l'autre. Le catholicisme traditionnel de Pierre Roger n'avait pas été heurté par l'attraction que ne cachait pas Magdeleine pour l'église cathare. De cette union, fondée sur le respect plus que sur l'amour, était né un fils, Guillaume. C'était un enfant solide, source d'orgueil, d'adoration et d'indulgence pour sa mère. D'elle, il tenait la blondeur ainsi que l'intrépidité d'un jeune cabri, de son père la tolérance et la bonté. Il avait à peine fêté ses cinq ans qu'il jouait déjà à la guerre avec les damoiseaux, un carquois de cuir rempli de flèches pendu à sa taille. Toute cette jeunesse était un rayon de soleil pour ce triste domaine. Les jeunes gentilshommes, fils d'autres seigneurs, arrivaient au château vers l'âge de sept ans et devenaient de gentils petits pages. Ils apprenaient parfois à lire et à écrire, à monter à cheval, à chasser avec le faucon de Magdeleine. Vers quatorze ans, devenus écuyers, ils se familiarisaient, avec les chevaliers, au maniement des armes et agrémentaient du spectacle de leurs prouesses les longues journées d'hiver.

Par son mariage, Magdeleine avait été remise entre les mains de son époux avec, dans sa corbeille de mariage, le fief de Calames, le château et ses dépendances, les villages et leurs habitants, bêtes et champs, vilains et serfs.

¹ Situé au sud du village de Saurat est appelé aussi « Roc des sauvages ou des féroces » à cause de la réputation des seigneurs aux mœurs brutales et guerrières qui y vécurent.

Depuis des générations, ces biens appartenaient à sa famille. Les ancêtres de Magdeleine avaient construit ce château dans un environnement difficile d'accès. Il semblait jaillir d'un roc, au centre de hautes montagnes granitiques. Cependant ce n'était pas, à proprement parler, un nid d'aigle pyrénéen et le talon d'Achille de Calames, comme pour d'autres forteresses du comté, était la difficulté de l'approvisionnement en eau pendant l'été. Il fallait la monter depuis la rivière et à dos d'ânes jusqu'au château. Cette faiblesse pouvait s'avérer infiniment dangereuse, si le château devait soutenir un siège...

A l'origine, une tour en bois avait été construite sur l'emplacement d'un autel païen, sans nul doute dédié au Dieu Soleil. En hauteur, visible de plusieurs lieues à la ronde, elle servait alors de poste d'observation militaire. Les aïeux de Magdeleine, à leur arrivée, l'avaient agrandie et fortifiée. Les pierres, arrachées l'une après l'autre de la montagne, avaient servi à construire des murs capables de les protéger de toute invasion. Lentement les années avaient passé sur ce modeste château et, malgré les cicatrices laissées sur ses murs par les incursions sarrasines, ces barbares venus d'Afrique, il était toujours resté inviolé.

Calames surplombait trois vallées. L'une d'entre elles, la verdoyante et sauvage vallée de la Corbeyre² était arrosée par la tortueuse rivière du même nom, affluent de l'Ariège. Sa belle eau verdâtre descendait en petites cascades du cirque d'Embanels, dominant le Pic des Trois Seigneurs où elle prenait sa source. D'immenses forêts de chênes et de hêtres couraient sur ses flancs et abritaient de nombreux animaux sauvages : ours, lynx, loups. Une autre riche vallée, celle de Saurat, servait de route franchissant le col de Port. Jadis, elle était déjà fréquentée par les Grecs venus chercher les minerais qui leur étaient nécessaires et, à l'époque de Magdeleine, elle restait très importante pour le négoce vers le Couserans et les ports de la Méditerranée. Enfin, Calames surplombait la route d'Espagne, chemin des invasions arabes.

Cette modeste forteresse, par sa position élevée, veillait sur tous les petits villages dissimulés sur les pentes des montagnes de la seigneurie de Ravat.³ En les regardant, Magdeleine se les nommait tout en haut. Dans son cirque de verdure, ceinturé de montagnes, se cachait Corbit.⁴ Plus bas, au *soléia*,⁵ accroché à la montagne sous la roche de Cayral⁶ se trouvait Rabat. Longeant la rivière la Courbière se devinaient, dans les bois, les villages de Carnies, et de La Freyte. Puis venait Surba, nichée sur les premiers contreforts des impressionnantes falaises de la montagne du Soudour. Plus haut, Banat et, en face de Soudour : Bèdeilhac et Aynat. Le regard de la jeune châtelaine fit le tour de ce magnifique panorama, avec une certaine tristesse. Depuis son départ pour devenir dame de compagnie de sa marraine la comtesse de Foix, Esclarmonde, elle n'avait pu leur rendre visite.

Des larmes brûlèrent ses yeux à la pensée de ces courtes années de bonheur passées dans la maison d'Esclarmonde. A cette époque-là, Magdeleine avait éprouvé beaucoup de regrets à quitter cette vie de jeune fille insouciant et une grande peine à se séparer de cette si bonne Dame, pour venir rejoindre son époux dans ce château prison... Et elle n'avait jamais pu se promener de nouveau dans les petits villages qu'elle aimait tant.

Dans la demeure de la comtesse, avant que celle-ci ne « se rendît à Dieu et à l'évangile » et ne reçut le « *Consolamentum* »⁷ à Fanjeaux afin de devenir une « Bonne Chrétienne », Magdeleine avait connu une vie passionnante et enrichissante. Le château de sa marraine était un lieu de rendez-vous où l'on parlait arts et sciences et surtout de la nouvelle religion. Les troubadours y étaient bien accueillis et ils y célébraient l'amour courtois pour les belles dames. C'était aussi l'époque du grand épanouissement de la

² Trace ancienne du nom du cours d'eau appelé aujourd'hui la « Courbière ».

³ Rabat actuel.

⁴ La trace écrite la plus ancienne du village de Gourbit fut trouvée sous le nom de Corbit. L'appellation suivante, « Gorbit » viendrait du prélatin « Gorbio » signifiant « hauteur ».

⁵ exposé au soleil.

⁶ Proéminence rocheuse dominant le village de Rabat, appelée plus communément : la roche ronde.

⁷ *consolamentum* ou consolament des mourants : il est sacrement d'ordination et fait d'un croyant cathare un « Bon Chrétien » ou une « Bonne Chrétienne ». Il est aussi extrême onction, permettant aux mourants la rémission de leurs péchés. Le consolamentum est conféré par un membre de la hiérarchie, par l'imposition des mains selon les rites s'apparentant à l'église primitive sans les éléments matériels (eau et huiles).

poésie romande ; Magdeleine avait eu le bonheur d'entendre des poèmes de Marcabrun, Ramon Vidal, Guillem de Tudelle et de beaucoup d'autres. Sa marraine, dame de la haute noblesse, érudite et grande théologienne lui avait ouvert sa bibliothèque. Au fil de ses lectures, Magdeleine avait acquis un important savoir, quasi inexistant chez les jeunes filles de son temps. Elle parlait le latin, le francien, le roman et le patois des petites gens de sa contrée.

Les yeux de la châtelaine se reportèrent sur le château et elle tressaillit. Un gant de fer se referma sur son cœur.

— Resterai-je captive toute ma vie derrière ses murailles ? murmura-t-elle.

Elle serra les lèvres. Il ne fallait pas se laisser aller à gâcher la douceur du moment par des réminiscences inutiles. Pourquoi boudier le présent ? Ne possédait-elle pas un bel enfant, un pieux époux, et un château...